



## ELOGE

DE M. LE DUC D'AIGUILLON.

ARMAND-LOUIS DU PLESSIS DE RICHELIEU, duc d'AIGUILLON, Pair de France, naquit à Londres le 9 Octobre 1683, de Louis-Armand, marquis de Richelieu & de Marie-Charlotte de Mazarin, fille d'Armand-Charles de la Meilleraye, premier duc de Mazarin, & d'Hortense Mancini, nièce & héritière du cardinal Mazarin, si connue par sa beauté & par ses malheurs.

Le jeune comte d'Agénois (car ce fut le premier nom que porta M. d'Aiguillon) fut élevé à Londres jusqu'à l'âge de cinq ans. A leur retour en France, M. & M.<sup>me</sup> de Richelieu pensèrent à cultiver son esprit par l'étude de la langue latine & par les autres connoissances qui font partie de la bonne éducation: on y joignit l'allemand, l'italien & l'anglois qu'on prévoyoit lui devoir être un jour nécessaires dans le service auquel sa naissance & plus encore une inclination marquée qui commençoit déjà à se développer, sembloient l'appeler. Les progrès rapides qu'il fit dans ces différentes études & dans ses exercices, marquoient en lui une facilité extrême; mais tout cela fut interrompu par la guerre qui s'alluma au commencement de ce siècle pour la succession d'Espagne. Le comte d'Agénois libre de suivre son penchant pour la gloire, entra dans les Mousquetaires du Roi; & après y avoir donné les premières preuves de son courage, il obtint en 1704, une compagnie de Cavalerie dans le régiment de Toulouse.

Il y avoit été à peine deux ans, qu'il se trouva avec ce corps à la bataille de Ramilly: le régiment placé à côté de la Maison du Roi, y fit, comme elle, des prodiges de valeur, & fut presque entièrement détruit dans le poste même qu'il occupoit. Le comte d'Agénois déjà blessé, se trouva

presque seul environné d'escadrons ennemis au milieu desquels son courage l'avoit porté: il refusa constamment de se rendre, & malgré deux blessures dangereuses qu'il reçut encore dans cette occasion, il trouva moyen de se dégager avec le peu qui lui restoit de sa troupe, & d'arriver au camp chargé de blessures, couvert de la gloire la mieux méritée, & accablé de douleur de voir que tant de faits héroïques dont il avoit été plus que témoin, n'eussent pû empêcher la perte de cette funeste bataille.

Un coup d'essai de cette nature pouvoit donner lieu de croire que le comte d'Agénois étoit destiné à parvenir un jour aux postes militaires les plus importants. Indépendamment de la valeur, toutes ses autres qualités sembloient l'y appeler; rien de tout ce qui pouvoit avoir le moindre rapport à la guerre ne lui étoit indifférent, un ravin, un buisson, un fossé qui se rencontroient dans une marche, & qui n'étoient pour les autres qu'un embarras, présentoient à son esprit, sur le champ, l'usage qu'on en pouvoit faire dans l'occasion: n'eût-il qu'une nuit à passer dans un camp, il en savoit toutes les positions, toutes les avenues, tous les débouchés; en un mot un esprit vif & droit, & une inclination marquée pour le métier de la guerre, en avoient fait d'avance un Général auquel il ne manquoit que de l'expérience.

Avant la fin de la campagne il fut mis à la tête de ce même régiment dans lequel il avoit si bien payé de sa personne comme simple Capitaine. Après ce que nous avons dit, il est inutile d'ajouter qu'il eut part à toutes les opérations & à tous les périls de cette guerre qui ne finit qu'en 1713 par le siège de Fribourg: il lui en eût trop coûté de manquer quelque occasion de signaler son zèle & son courage.

La paix de Rastat conclue en 1714, rendit inutiles les talens militaires du comte d'Agénois: un léger mécontentement l'engagea à quitter le service, dans lequel la longueur de cette paix qui dura vingt années, lui ôta toute occasion de rentrer.

Rendu à lui-même, il avoit à choisir entre les agrémens que peut procurer la Cour à quelqu'un qui y apportoit un aussi beau nom & une aussi belle réputation, & les charmes moins brillans, mais aussi plus solides, que peut offrir une vie privée à quiconque connoît le prix du temps, & sait l'art de l'employer. Il opta, sans balancer, pour la retraite; peut-être le génie philosophique du climat sous lequel il étoit né, agissoit-il en lui sans qu'il s'en aperçût. Quoi qu'il en soit, le comte d'Agénois âgé pour lors d'environ trente ans, eut assez de fermeté pour oser se livrer sans réserve au goût qu'il avoit pour les Sciences & pour les arts. Maître désormais de son temps, il en employoit une partie à embellir le château de Vereft qui lui étoit échû du chef de sa mère. Au fond d'une province où il manquoit non seulement d'excellens ouvriers, mais souvent même des plus médiocres, il trouva moyen de faire exécuter des ouvrages dignes d'orner les plus riches palais de la Capitale. Son génie suppléa à tout, il devint, sans autre maître, peintre, dessinateur, architecte: il traça dans son parc & conduisit à leur perfection des morceaux de jardinage dont le fameux le Nautre se seroit fait honneur. Il y fit venir des eaux pour la conduite desquelles il fallut construire un aqueduc, sans qu'aucun autre que lui eût formé les projets, travaillé aux nivellemens & présidé à l'exécution. Qu'eût-on exigé de plus de ceux qui, par un pénible travail, ont acquis à force de leçons & d'habitude, le talent de remplir quelques-uns de ces emplois?

On s'apercevra sans doute que tous ces travaux exigeoient de sa part beaucoup de connoissances de Mathématique & de Physique; aussi avoit-il soigneusement cultivé les Sciences. Il s'étoit fait un laboratoire chymique, laboratoire où il travailloit: il avoit formé un cabinet où il rassembloit une suite des productions de la Nature, non pour la vaine curiosité de les y voir réunies, mais pour en examiner en Physicien les rapports & les causes. L'étude de la Géométrie lui avoit donné quelque chose de plus précieux que la Géométrie même, un tour d'esprit vraiment géométrique, distinguant

le vrai comme par une espèce d'instinct, & le développant avec une facilité merveilleuse dans les matières les plus difficiles. Il osa entrer en lice avec feu M. le cardinal de Polignac, l'un des plus redoutables adversaires qu'il pût avoir en ce genre: il s'agissoit entr'eux de la divisibilité de la matière à l'infini; question qui, comme on fait, tient plus à la Métaphysique qu'à la Physique, & qui par là-même donne lieu à tous les subterfuges de la Logique la plus déliée. Plusieurs lettres qu'il avoit écrites sur ce sujet, & qu'on a pris soin de conserver, peuvent en même temps faire voir le talent qu'il avoit pour le raisonnement le plus fort & le plus précis, & servir de modèles de la politesse avec laquelle des disputes philosophiques peuvent être traitées.

Du fond de sa retraite, le comte d'Agénois venoit cependant quelquefois à la Cour y offrir le spectacle singulier d'un homme heureux sans ces dignités & ces préférences qui font la félicité du Courtisan, d'une vie occupée sans intrigues & sans ambition, d'un caractère droit & franc sans dureté, & d'une sincérité à toute épreuve & cependant toujours obligeante: aussi le Roi jugea-t-il à propos de récompenser son mérite, en érigeant en sa faveur la terre d'Aiguillon en duché-pairie; il fut reçu au Parlement en cette qualité en 1731.

Entre les différens travaux que M. le duc d'Aiguillon avoit entrepris à Verest, nous n'avons garde d'omettre les fouilles qu'il faisoit faire pour la recherche des pétrifications & des fossiles, dont on fait que le terrain de la Touraine est abondamment pourvû; & comme il est impossible que des travaux de cette nature ne donnent lieu à quelque découverte intéressante, il y a trouvé des cailloux qui reçoivent le plus beau poli, semblables à ces jolis cailloux qu'on trouve en Angleterre, & des agathes de différentes couleurs; deux trésors jusqu'à présent ignorés, dont M. le duc d'Aiguillon a enrichi la Physique & le Royaume.

Le soin de sa santé l'ayant obligé de faire de plus longs séjours à Paris, il souhaita d'entrer dans cette Compagnie à laquelle

laquelle il appartenoit déjà à tant de titres, & il y fut reçu honoraire le 16 Mai 1744. Son assiduité aux assemblées, son zèle pour la gloire de l'Académie, sur-tout pendant le temps qu'elle l'eut à sa tête en qualité de Président, la part qu'il prenoit à presque toutes les matières qui s'y traitoient, & le soin qu'il avoit de l'instruire de toutes les particularités relatives à son objet, qui pouvoient venir à sa connoissance, l'ont pleinement acquitté du devoir d'Académicien, & ont aussi pleinement justifié le choix de l'Académie.

Il s'en falloit cependant beaucoup que le mérite de M. le duc d'Aiguillon fût borné aux seules connoissances profondes & solides : ce même goût avec lequel il savoit si bien régler l'ordonnance d'un palais ou d'un jardin, l'accompagnait aussi jusque dans les moindres choses ; il aimoit les Belles-Lettres & les cultivoit. Personne ne jugeoit plus sainement d'un ouvrage d'éloquence ou de poésie, & n'en faisoit plus sûrement les beautés ou les défauts : il a su plus d'une fois prendre la plume avec succès pour attaquer ou pour défendre des ouvrages de cette espèce, quoiqu'il n'ait jamais voulu laisser paroître aucune de ces pièces, du moins sous son nom. Il faisoit avec une facilité extrême ces vers légers qui sont l'affaïsonnement du plaisir, & qu'on pourroit nommer *enfans de l'esprit & de la joie* ; en un mot, le vrai qui fait la force d'une démonstration, la naïveté d'un tableau, la vivacité d'une épigramme, le touchant d'un discours, la clarté d'une histoire, l'élégance d'un morceau d'architecture, & la perfection de tous les ouvrages des Sciences & des Arts ; ce vrai, dis-je, ne pouvoit lui être présenté sous quelque forme que ce fût, que son esprit né pour le connoître, ne s'en feroit avec avidité.

La santé dont M. d'Aiguillon avoit toujours constamment joui, commença à s'affoiblir deux ou trois ans avant sa mort ; enfin une attaque d'apoplexie qu'il eut au mois de Novembre 1748, la déranga tout-à-fait ; elle lui laissa une espèce de paralysie sur tout le côté droit, & le reste de ses jours n'a plus été que langueur & que souffrance. Son courage ni son

esprit n'en furent point abattus, & lorsque le dépérissement de ses forces & l'augmentation de ses maux lui annoncèrent une fin prochaine, il n'en fut nullement effrayé. La même fermeté qui avoit soutenu le comte d'Agénois à Ramilly, accompagna le duc d'Aiguillon au lit de la mort; épreuve fatale à la gloire de plus d'un héros, & qui démasque sûrement ceux en qui l'orgueil ou l'ambition ont tenu lieu du véritable courage. Il employa utilement le temps qui lui restoit, & vit venir la mort avec la résignation la plus chrétienne & la fermeté la plus stoïque. Il finit doucement ses jours le 4 Février 1750, dans la soixante-septième année de son âge.

L'histoire que nous venons de faire de sa vie, a peint fidèlement son caractère; ami zélé, bon père, ne négligeant aucune occasion de rendre service, il ornoit toutes ces vertus du rare talent de plaire, d'une conversation enjouée & piquante, & de manières nobles qui prévenoient en sa faveur au premier coup d'œil.

Il avoit épousé en 1718, Anne-Charlotte de Crussol, fille du marquis de Florenfac, frère cadet du duc d'Uzès, & de Marie-Thérèse de Seneckerre; il en a eu quatre garçons & deux filles, dont il ne reste qu'Armand-Emmanuel, aujourd'hui duc d'Aiguillon, & connu jusqu'ici sous le nom de duc d'Agénois, marié en 1740 à Louise-Félicité de Brehan, fille du comte de Plelo, mort Ambassadeur en Dannemarck, & de Françoise de la Vrillière, fille du marquis de la Vrillière, Secrétaire d'Etat.

Sa place d'Académicien-Honoraire a été remplie par M. de Lamoignon de Malesherbes, Premier Président de la Cour des Aides.

